Numéro 24

La Plume

Février 2018

www.laplumedauphine.fr

C'était mieux avant

ACTU DAU : Dauphine c'était ~~mieux~~ comment avant ? / Interview de Catherine Piola
DÉBAT : L'hypersexualisation des enfants stars, mythe ou réalité ?
INTERNATIONAL : À la découverte du vintage d'ailleurs
SPORT : Notre football s'est-il tiré une balle dans le pied ?
CULTURE : Une France sportive et internationale mais pas universelle

La Plume

Journal de l'Université Paris-Dauphine - bisemestriel gratuit

n° 24

Université Paris-Dauphine
Place du Maréchal de Lattre de Tassigny
75775 Paris Cedex 16, France
Association loi 1901

Édito

1948 : Le vinyle est commercialisé pour la première fois. Soixante-dix ans plus tard, le disque dit « microsillon » ne semble n'avoir jamais été aussi populaire. Simple effet de mode ou gage de qualité sonore ? Quoi qu'il en soit, le renouveau du vinyle a provoqué une vague de nostalgie chez un bon nombre d'adultes qui ont grandi avec ces disques. Ce retour aux sources dans le milieu de la musique est loin d'être un cas isolé. Véritables symboles d'une époque révolue, les icônes du passé ressortent petit à petit du placard et reviennent massivement dans notre quotidien.

Et si c'était vraiment mieux avant ? Avec une fascination collective toujours plus grande pour le passé, il est légitime de remettre cette question au centre de notre réflexion. Pour ce nouveau numéro, nous avons donc décidé de nous pencher sur cet éternel débat. Le présent d'aujourd'hui aura-t-il le même impact dans le futur ? Ne nous sommes pas toujours référés au passé comme un idéal révolu ? Comment le rétro s'exprime-t-il à travers le monde ? C'est autant de questions et de thèmes abordés que je vous invite à découvrir dans les pages suivantes pour un véritable retour vers le passé. Bonne lecture !

Adrien Bodénès, rédacteur en chef

Directeur de publication : Jonathan Cohen
Rédacteur en chef : Adrien Bodénès

Chefs de rubriques
Actu Dau : Lorraine Chouteau
Décryptage : Charles Guion de Méritens
Débat : Elisa Aidan
Culture : Louis Fonteneau
Sport : Paul de Viry
International : Hugo Garcia
Tribune : Jonathan Cohen
Dossier : Gabrielle Lévy

Mise en Page
Victor Chen, Alison Delpérié, Mickael de Sousa, Pierre-Antoine Flick, Camille Garry, Fleur Karkegi, Philippine Richer, Emilia Swieciochowska, Inès Te, Lara Voisin

Impression : Chevillon Imprimeur

— Conseil d'administration —
Président : Jonathan Cohen
Secrétaire Générale : Isella Mortier
Trésorier : Louis Roy
Rédacteur en chef : Adrien Bodénès
Responsable technique, communication et création : Philippine Richer
Responsable vie associative et partenariats : Théo Anfossi

— L'équipe —
Samuel Abettan, Elisa Aidan, Théo Anfossi, Annaelle Assaraf, Sixtine Bigot, Adrien Bodénès, Juliette Broudin, Clara Cerrato, Antoine Chauvot, Paul Chevret, Victor Chen, Lorraine Chouteau, Youssef Chraibi, Jonathan Cohen, Netaniel Cohen, Julien Da Sois, Marie David, Stella de Feraudy, Mickael de Sousa, Paul de Viry, Alison Delpérié, Pierre-Antoine Flick, Louis Fonteneau, Vincent Galliot, Diane Gamba, Hugo Garcia, Camille Garry, Charles Guion de Meritens, Sophia Halimi, Armelle Jouan, Fleur Karkegi, Guillaume Lalau, Laure Lamarque, Lisa Laurence, Mathieu Le Bars, Gabrielle Lévy, Julie Montaudouin, Isella Mortier, Lisa M, Charles Moulinier-Becher, Pierre-Marie Peneau, Philippine Richer, Louis Roy, Marine Saint Faust, Hannah Schlosser, Emilia Swieciochowska, Anas Tabib, Robin Taillefer, Neyl Tazi, Inès Te, Thomas Van Den Plas, Lara Voisin, Alexia Watel, Yannis Zitouni.

— Nos partenaires —
Dauphine Université Paris | PSL

SOMMAIRE

ACTU DAU - - - - - - - - - - - - - - - - - - page 4

- Dauphine c'était ~~mieux~~ comment avant ?
- Interview de Catherine Piola

DOSSIER - - - - - - - - - - - - - - - - - - page 7

C'ÉTAIT MIEUX AVANT

- C'était vraiment mieux avant ?
- Conversation avec un nouvel Homme du passé
- Hipster ou relique du passé ?

DÉBAT - page 10

- L'hypersexualisation des enfants stars, mythe ou réalité ?

INTERNATIONAL - - - - - - - - - - - - - - page 12

- À la découverte du vintage d'ailleurs

SPORT - page 14

- Notre football s'est-il tiré une balle dans le pied ?

CULTURE - page 15

- Une France sportive et internationale mais pas universelle

© Pierre Cloarec

RETROUVEZ-NOUS !

La Plume

@LaPlumeDauphine

www.laplumedauphine.fr

contact : laplumedauphine@gmail.com

La Plume est un journal d'opinion et, à ce titre, n'est pas tenu de présenter des articles neutres et impartiaux. Le contenu de ce journal est indépendant de la direction de l'Université et des associations étudiantes. Les textes n'engagent que l'auteur et ne reflètent en aucun cas l'opinion de l'Université Paris-Dauphine, de PSL Research University ou des autres collaborateurs du journal.

- ISSN 2260-9857

Textes et images tous droits réservés à La Plume.

Dauphine, c'était ~~mieux~~ comment avant ?

Parlons rétro, parlons Histoire. Connaissez-vous celle de notre chère université que nous côtoyons quotidiennement ? Comment était Dauphine avant de devenir l'université de renom qu'elle est aujourd'hui ?

L'Université Paris-Dauphine s'est installée dans les bâtiments de l'OTAN en 1968 grâce au ministre Edgard Faure (qui a donné son nom à notre magnifique amphithéâtre 8). En 1994, elle agrandit ses locaux déjà imposants avec l'aile A qui ferme le U et permet d'accueillir les salles informatiques. Malgré un grand campus, Dauphine est à l'étroit et ouvre en 2009 une antenne au quartier d'affaires de La Défense qui accueille près de 1400 étudiants. Deux ans plus tard, l'université fusionne avec l'Institut Pratique de Journalisme (IPJ) pour former l'IPJ Paris-Dauphine, ce qui lui permet d'élargir sa formation.

Une recherche de diversification

Son envie d'expansion ne s'arrête pas là. Dauphine, alors forte de sa réputation et de son enseignement, essaye de s'exporter à l'international. Pour ce faire, elle crée tout d'abord un campus à Tunis, qui accueille plus de 250 étudiants, puis en ouvre un autre en 2014 de l'autre côté de la Manche, dans la zone européenne des affaires, à proximité de la City et du Tower Bridge. Le campus Dauphine Londres rassemble aujourd'hui plus de 150 étudiants en DEGEAD avec l'ouverture d'une L3 Gestion cette année.

Et Dauphine continue de s'élargir ! Deux nouveaux campus ont vu le jour à la rentrée 2016, un à Casablanca et l'autre dans les locaux de la grande Université Carlos III de Madrid (UC3M). Près de 70 étudiants Dauphinois y suivent des enseignements en anglais et en espagnol. Par ailleurs, dans un objectif de diversification, Dauphine offre la possibilité aux musiciens, aux sportifs de haut niveau, ainsi qu'aux entrepreneurs de concilier excellence académique et sportive ou musicale en intégrant le programme DEGEAD Talents.

L'élitisme dauphinois

L'année 2004 signe l'entrée de Dauphine dans une nouvelle dimension. L'université acquiert un statut supplémentaire, celui de Grand Établissement, et justifie ainsi la sélection de ses élèves à l'entrée en première année. La majorité de ses diplômes sont maintenant des DGE (Diplômes de Grand Établissement), concurrençant ainsi les autres Grandes Écoles et incarnant « l'excellence à la française ». Ce statutlui permettra de devenir membre de la Conférence des Grandes Écoles (CGE) quelques années plus tard.

Cinq ans plus tard, Paris-Dauphine obtient pour la première fois le label de qualité EQUIS (European Quality Improvment System), qu'elle a conservé jusqu'à présent et qui atteste de la qualité de l'enseignement de Dauphine. La même année, elle ouvre son fameux Programme Égalité des chances qui aide des lycéens de banlieue parisienne à intégrer l'université. En 2011, l'université rejoint les rangs de l'université Paris Sciences et Lettres (PSL), dont le principe est de réunir des établissements d'excellence pour ainsi former une université pluridisciplinaire capable de rivaliser avec les grandes universités étrangères.

En parallèle de son développement académique, Dauphine montre une volonté de créer une cohésion entre ses étudiants, grâce à ses multiples projets associatifs notammen. Les nombreuses associations dauphinoises – dont certaines vieilles de plusieurs dizaines d'années – contribuent à la fois à la vie étudiante et au rayonnement de l'université.

Accueillant aujourd'hui plus de 10 000 étudiants aujourd'hui, Dauphine a connu de grandes modifications depuis son installation en 1968. Ainsi, grâce à sa stratégie, l'université tente de construire un modèle élitiste ouvert à des élèves réputés de « bon niveau », et souhaite à terme s'imposer comme une référence internationale en matière d'enseignement.

Yannis Zitouni, M1 Économie et Ingénierie Financière

© Pierre Cloarec

Entretien avec Catherine Piola, maître de conférences à Dauphine

Si vous n'avez jamais été dans un de ses cours, vous avez probablement déjà lu son nom sur les polycopiés d'anglais de première année. Maitre de conférences, responsable du département d'anglais en L1, et figure emblématique de l'enseignement des langues à Dauphine, Catherine Piola vient nous parler de son quotidien de professeur et de l'avenir des langues à Dauphine.

Pouvez-vous vous présenter ?

Je suis Catherine Piola, maître de conférences à Dauphine depuis 2000. J'ai travaillé en Normandie à l'université de Caen en LEA, et avant cela une dizaine d'années à Dublin. On peut dire que j'ai eu un parcours entre les deux pays.

Quelle est l'image que vous aviez de Dauphine avant votre arrivée ? Et maintenant ?

L'image qu'a un peu tout le monde : un nom réputé, une spécialisation en économie/gestion/management. Je savais que c'était une université un peu différente, et cela s'est confirmé. L'université de Caen fonctionnait de manière plus standard, avec pour grande différence l'existence d'un département de langue qui n'existe pas ici à Dauphine.

Comment vous définiriez-vous en tant que professeur ?

Je travaille en faveur d'une meilleure communication internationale pour les étudiants, sur des domaines spécifiques mais avec un contenu linguistique fourni. En tant que linguiste, je défends aussi toutes les autres langues car leur diversité est une richesse. Le travail de passage d'une langue à l'autre permet aux gens de s'ouvrir vers d'autres domaines, pas seulement linguistiques mais intellectuels.

> « J'apprécie cette tranche d'âge, les 18-25 ans. Ils sont à la fois ouverts et ont une petite expérience de la vie »

Quelle est la partie de votre travail que vous aimez le plus ? Le moins ?

Pour le moins, je dirais la correction des copies car c'est long et répétitif. Le travail de réunion en nombre est également difficile pour moi, que ce soient au niveau de la disponibilité des gens ou de l'avancée du travail collectif. Pour le positif, j'en fais l'expérience après chaque été : le contact avec les étudiants. J'apprécie cette tranche d'âge, les 18-25 ans. Ils sont à la fois ouverts et ont une petite expérience de la vie. Etre en classe est une interaction pour les aider à exprimer ce qu'ils veulent dire, plutôt qu'uniquement un contenu à transmettre.

Quelle est la faute de langue qui vous énerve le plus ?

Les Français pensent souvent s'en sortir avec un accent déplorable. Cela est possible, mais s'exprimer avec un accent même moyen n'est

pas très compliqué. Dans un contexte professionnel, cumuler mauvaises intonations et grammaire approximative crée des fractures au sein d'un groupe de travail. Ceux qui parviennent à s'exprimer avec précision iront plus loin, plus vite et mieux.

Toutefois, j'ai eu l'occasion d'aller au Japon cette année et j'étais surprise par le nombre de jeunes qui ne parlent pas anglais. Finalement, les Français se lancent, font des fautes, mais on peut leur demander une direction dans la rue. Par ailleurs, peu d'anglophones parlent une langue étrangère. Tout cela m'a fait un peu réviser mon jugement sur les fautes de langue des Français.

> « À la fois l'offre pour les étudiants et notre organisation sont à revoir »

Que pensez-vous de l'accueil linguistique des Erasmus à Dauphine ?

Aujourd'hui, nous n'avons aucun collègue maître de conférences en FLE (français langue étrangère). Les Affaires internationales de Dauphine offrent des cours de français aux étudiants Erasmus, mais je ne comprends pas pourquoi cela n'est pas intégré dans une politique linguistique générale si l'on veut accueillir plus d'étudiants Erasmus. On se dirige vers une langue bâtarde et appauvrie, car parlée par beaucoup de gens qui la maîtrise mal et se limitent à un système de communication réduit à une simple fonctionnalité. Elle est également trop souvent dépourvue de sa dimension culturelle. Un étudiant de Dauphine qui irait en Allemagne doit apprendre suffisamment d'allemand pour suivre ses cours, c'est l'idée d'Erasmus au départ.

Les professeurs de langues se sont récemment inquiétés de la volonté de l'administration de réduire le volume horaire en TD actuellement accordé à leurs enseignements. Partagez-vous leur position ?

Le travail en TD est, pour mes collègues et moi, le seul moyen d'assurer un enseignement de qualité et un suivi personnel et interactif dans la dynamique des échanges de groupe. Cela n'exclut pas des supports plus « libre-service », sur ordinateur par exemple. Les linguistes ont d'ailleurs fait des propositions en ce sens, et la notion de « gestion de projet » pour appliquer des connaissances apprises en TD nous paraît bonne. En langues, le rôle de l'enseignant est de guider l'étudiant dans les apprentissages linguistique et civilisationnel afin de lui permettre d'être autonome. Cela prend du temps. Affirmer qu'on peut apprendre une langue simplement en la pratiquant dans diverses matières est un leurre : un contact, même régulier, ne suffit pas pour s'exprimer de manière complètement autonome. Rien ne peut remplacer la transmission du linguiste.

La chose principale que vous avez apprise au contact des Dauphinois ?

Notre système de fonctionnement avec des classes crée un esprit de groupe, une solidarité entre étudiants dans les TD. Dans une classe de langue nécessitant une interaction, faire partie d'un groupe met les étudiants plus à l'aise et le travail oral les déstabilise moins. Un TD est une petite société, avec ses règles, et qui fonctionne, pour le même cours, différemment d'un groupe à l'autre.

Quelle est la chose la plus surprenante que vous ait dit un étudiant ?

Aura-t-on du travail à faire à la maison, en dehors du cours ? Oui, il y en aura. Je ne pense pas que les Dauphinois considèrent l'anglais comme la cinquième roue du carrosse, mais comme ils sont sous pression et ont un emploi du temps dense, ils doivent jongler entre leurs différentes matières. Apprendre une langue est un travail de fourmi, régulier, cela ne peut pas être fait à quelques semaines de l'examen.

Si vous étiez étudiante, quelle association auriez-vous intégrée ?

J'en connais peu. Des étudiants m'ont parlé de Go To Togo par exemple, et je me vois bien passer un été à aider des gens dans des pays moins favorisés plus tard. Donner la possibilité aux étudiants de développer, à l'intérieur du campus, d'autres choses que les matières scolaires, est positif. Contrairement à d'autres domaines comme les arts, les matières à Dauphine demandent une relation par rapport au monde qui est peu libre. Les projets altruistes peuvent révéler une complémentarité chez un étudiant : s'intéresser à l'économie et pour autant avoir envie de travailler sans être payé, ce n'est peut-être pas incompatible.

Une question qu'on ne vous a pas posée et que vous auriez aimé qu'on vous pose ?

Quel avenir pour les langues à Dauphine ? Avoir un département de langue est peut-être structurellement difficile mais serait souhaitable. Le morcèlement des enseignements dans différents départements fragilise les intervenants en langue : les demandes de certains départements sont parfois redondantes et toujours traitées au cas par cas. Par ailleurs, seulement 30 à 50% des effectifs d'enseignants titulaires sont couverts. Je dois recruter des vacataires à temps partiel tous les ans, puis former ces personnes, avant de les voir partir deux ou trois ans plus tard car ils ont trouvé mieux ailleurs. On est une grande université, qui veut construire son rayonnement à l'international : il faudrait une politique linguistique à la hauteur de ces ambitions. Je trouve par exemple aberrant que l'italien, langue d'un pays voisin, ne soit pas enseigné à Dauphine. A la fois l'offre pour les étudiants et notre organisation sont à revoir. Dans l'avenir, on parle d'un centre de ressources pour les linguistes, c'est une démarche positive mais notre visibilité restera limitée à nos départements respectifs tant qu'une structure plus cohérente n'est pas mise en place.

Entretien préparé et réalisé par Isella Mortier et Jonathan Cohen, DEGEAD 2
Portrait réalisé par Pierre Cloarec, membre du Club
Photo de Dauphine

C'était vraiment mieux avant ?

C'était mieux avant ! Qui n'a jamais entendu ou bien même prononcé cette phrase ? Ce sentiment de nostalgie à l'égard du passé traverse pourtant l'esprit d'un bon nombre d'entre nous. Mais à quoi ressemblerait vraiment une vie « comme avant », sans Netflix, ton iPhone, et ton Uber qui te permet de rentrer chez toi à n'importe quelle heure ?

Et si les portables n'existaient pas ? Imagine une soirée sans smartphones (non, le mode avion ne compte pas), sans « attends je te montre un truc », sans conversations coupées par l'arrivée d'un SMS. Cela augmenterait sans aucun doute la qualité de nos relations ; nous serions plus à l'écoute, plus patients. Certes, nos téléphones portables nous réveillent, nous guident, nous détendent, nous informent, mais ne faut-il pas aussi s'attarder sur l'autre versant de la chose, c'est-à-dire sur les conséquences négatives que ce petit bout de plastique peut avoir sur nous ? Addiction, source de conflit, atteinte à la vie privée, troubles du sommeil, difficultés à s'endormir, nombreux sont les dangers du portable.

Toujours pas convaincu ? Il n'y a qu'à regarder dans nos assiettes. Ces dernières années, la qualité de notre alimentation s'est fortement détériorée. Il n'y a qu'à voir les « belles » tranches de jambon rose-bonbon qui nous sont vendues. Voir la vie en rose, c'est bien sympathique, mais lorsque l'on apprend que cette coloration est permise par un très cher E250, vraisemblablement cancérogène, cela change la donne. C'est à ce moment-là que tu réalises que le petit potage maison de ta grand-mère n'est pas si mauvais que cela.

Ah et puis, parlons-en, le monde était bien mieux avant, avant l'arrivée des Crocs. Ces horribles chaussures en caoutchouc vendues massivement ces dernières années sont certes affreuses, mais aussi mauvaises pour la santé (et pas que pour la vue)! Selon le Dr Megan Leahy, une podologue de Chicago, ces chaussures «ne maintiennent pas suffisamment le talon. Quand le talon est instable, les orteils ont tendance à se recroqueviller, ce qui peut occasionner des tendinites, aggraver la déformation des orteils, les problèmes d'ongles, de cors et de durillons ». On dit donc adieu les Crocs à la plage, ce qui ne chagrinera personne.

Par ailleurs, tu peux être sûre qu'en fredonnant « Take on me » de a-ha dans le métro, tu seras beaucoup moins méprisé que si tu te lances dans une reprise de Kendji Girac. Ces dernières années, la musique des années 80-90 cartonne. Il faut dire aussi que ces musiques se rapportent à une époque très appréciée, notamment dans le secteur de la mode. Du choker à la salopette, ces tendances modes font aujourd'hui leur grand retour !

Mais globalement, à part quelques utopistes qui veulent revenir à l'âge de pierre, peut-on dire que c'était mieux avant ? Même si les progrès techniques se sont faits au détriment du lien social et ont entraîné beaucoup de stress, la vie d'aujourd'hui ne s'est-elle pas améliorée ? Notre société a connu de grands bouleversements qui ont radicalement changé nos manières de penser, d'agir. Les progrès médicaux ont permis d'améliorer la longévité ; les progrès techniques ont contribué à la réduction de la pénibilité du travail. On note également des améliorations sociales : l'émancipation des femmes, la hausse du niveau de vie, la reconnaissance des minorités... Le changement entraîne toujours une certaine forme de nostalgie mais regretter un temps révolu ne sert à rien. Autant profiter du présent et chercher à l'améliorer.

Camille Garry, DEGEAD 2

Conversations avec un nouvel Homme du passé

Qui dit rétro dit nostalgie. Qui dit nostalgie dit souvenirs. Et c'est un plongeon dans les souvenirs que nous propose Svetlana Alexievitch dans *La Fin de l'homme rouge* (2013).

Comment jeter un coup d'œil dans le rétro, sans voir cette rutilante épave, encore fumante, abandonnée aux ferrailleurs ? L'URSS c'était il y a 30 ans, hier à l'échelle de l'Histoire. Bien qu'isolée de notre monde occidental jusqu'à sa chute au tournant des années 90, l'URSS et ses icônes font aujourd'hui partie de la pop-culture : Staline, les Lenin's Burgers (cf. les Fatals Picards), la conquête spatiale, le Goulag... Mais plus qu'une imagerie, et au-delà d'un régime totalitaire, l'époque soviétique est l'expérience grandeur nature d'un idéal de société qui tout au long du XXème siècle va guider le destin de générations entières pour le pire... comme pour le meilleur.

Ce livre, ni récit historique ni roman, délivre une vision intime de la société soviétique qu'on ne pourrait pas approcher en feuilletant des livres d'Histoire. C'est la présentation d'une société, d'une mentalité, d'un état d'esprit qu'on ne peut faire en classe. *La Fin de l'homme rouge*, c'est une longue conversation avec homo-sovieticus, au coin d'une table de cuisine, accompagnée d'un thé sucré, de gâteaux secs, en compagnie des fantômes d'un temps révolu. Dans le cocon d'une modeste cuisine, lieu de réunion civile, de débat, homo-sovieticus partage et cultive son goût pour la philosophie, la littérature, les sciences ainsi que ses valeurs de travail, d'érudition et de progrès. À croire que ce sont dans ces millions de cuisines de cadres, de savants, d'ouvriers qu'a survécu au totalitarisme l'esprit originel du communisme, et qu'est né un homme différent de son frère occidental.

C'est un recueil de récits poignant où la violence de la guerre, la mort, les privations sont omniprésentes. Endurci homo-sovieticus ? Meurtri également. Par les déportations, la torture, la folie... Une réalité lourde à supporter, et que l'on apprend à mieux peser : le totalitarisme. Mais ce nouvel homme est fervent. Le communisme, c'est avant tout l'ardente croyance en une société sans pauvreté et sans classe sociales, c'est un avenir radieux promis aux plus misérieux des sujets du Tsar. Sa foi est sincère, mais son amertume profonde *au temps du désenchantement* (sous-titre du livre). À la chute de l'URSS, vécue par beaucoup comme une trahison, une fois le rideau de fer levé, la vague du capitalisme occidental a violement submergé les décombres du communisme, abattant les paradigmes qui structuraient jusqu'alors la société soviétique. Au fil des conversations, on découvre l'affliction et l'égarement d'homo-sovieticus au milieu d'un monde qui n'est plus le sien, où il n'a plus sa place : on marchande, on truande, les savants sont au chômage et les vieux font les poubelles... L'explosion de la pauvreté, des inégalités, du chômage, la liquidation des biens de l'Etat dans les années 90 sont pour lui des souvenirs encore vivaces. Mais plus que le retour à la misère, c'est la perte de sens qui le révolte le plus. « *Les hommes ont toujours envie de croire en quelque chose. [...] Aujourd'hui c'est dans le marché. [...] Bon, admettons, on va se remplir le ventre, et après ? [...] Les magasins sont remplis de saucisson, mais il n'y a pas de gens heureux. Je ne vois personne avec une flamme dans les yeux.* »

> « *La Fin de l'homme rouge*, c'est une longue conversation avec homo-sovieticus, au coin d'une table de cuisine, accompagnée d'un thé sucré, de gâteaux secs, en compagnie des fantômes d'un temps révolu »

Ce récit, critique et souvent lucide sur les horreurs du régime soviétique, est également un miroir tendu à l'Occident, au capitalisme et à ses excès. Parfois, jeter un œil dans le rétro permet de mieux comprendre le présent.

Paul Chevret, L3 EID

La Fin de l'homme rouge (Ou le temps du désenchantement), de Svetlana Alexievitch, Actes Sud.

Boris Eltsine émerveillé dans un supermarché américain, la rencontre de deux mondes au milieu de boîtes de soupes et de paquets de couches (1989).

Hipster ou relique du passé ?

"C'était mieux avant", ce sont aussi des objets. Si certains ont simplement marqué leur époque, d'autres les ont traversé au point d'être élevés au rang d'icônes. Petit tour d'horizon d'objets contemporains... venus du passé.

Les Stan Smith

Cela n'a jamais fait plaisir à personne que son grand-père, qui porte la même polaire depuis 30 ans, s'exclame en voyant ses nouvelles Stan Smith « Oh mais dis donc ! J'avais les mêmes quand j'étais jeune ! ». Et pourtant...

Créées dans les années 60, les Stan Smith sont à l'origine des chaussures de tennis rendues célèbres par le joueur du même nom. Après un petit coup de vieux dans les années 1980, le modèle iconique d'Adidas revient en force en 2014, dans un marché conquis.

Avec plus de 70 millions d'exemplaires vendus dans le monde, son design n'a pas beaucoup changé depuis sa création avec quelques variantes de couleurs. C'est cependant le modèle vert qui reste notre préféré (et accessoirement celui de la majorité de la population), redevenant 50 ans plus tard un classique.

Les vinyles

L'arrivée du CD dans les années 1980 a bien failli sonner la fin tragique des 45 tours, relégués dans un grenier poussiéreux chez tes grands-parents. C'était sans compter les puristes de musique, adeptes du vinyle et de son son de bien meilleure qualité, qui ont relancé dans les années 2010 ce marché. Depuis quatre ans, les ventes ne cessent d'augmenter et les brocantes regorgent d'anciens disques dans leur édition originale, que l'on peut acheter pour quelques sous. Même certains artistes contemporains sortent leurs albums également en vinyle, preuve que le vieux ne meurt jamais.

Le Polaroid

Le Polaroïd n'est certes pas la manière la plus efficace ou la plus économique pour prendre des photos (à presque un euro le papier d'impression, on fait plus attention à sa tête sur la photo) mais cela reste une pratique sympathique et amusante, qui permet de refaire la décoration de sa chambre.

Récemment revenu à la mode, cet appareil reste relativement peu cher (environ 100 euros), même si chaque photographie prise nous arrache un peu plus le cœur. Chaque prise de vue est précieuse, ce qui évite les clichés flous pris en soirée mais peut parfois pousser les propriétaires à maudire leurs amis trop éméchés pour prendre une image nette.

Les films et séries rétro

Nombreux sont les films ou séries qui se déroulent dans le passé, pour l'aspect historique mais également parfois pour un aspect nostalgique.

C'est le cas de la série *Stranger Things*, nouvel énorme succès Netflix qui regorge de références à la culture eighties. Son côté délicieusement rétro fait son charme et nous fait regretter nos BMX et nos talkies-walkies.

Si l'on plonge encore plus loin, *The Artist* rappelle l'âge d'or des films muets des années 1920. Ses multiples récompenses dont quatre Oscars et 6 Césars sont bien le signe que l'ancien a toujours autant d'attrait. La nostalgie apparaît donc comme un bon filon pour les réalisateurs à la recherche d'un succès.

Le K-Way

Qui aurait cru qu'un manteau en matière plastique sorti en 1965 reviendrait à la mode ?

Et pourtant, depuis quelques années, le K-Way fait son grand retour. Avec ou sans la banane, les K-Way reviennent en force depuis 2013 et ce vêtement est le nouvel accessoire branché pour les bobos de la rive gauche. Pour la modique somme de 200 euros environ, tu peux aller dans leur boutique et t'acheter le coupe-vent en nylon le plus cher de l'histoire. Mais c'est apparemment le prix à payer pour être à la pointe de la mode.

Yannis Zitouni, M1 Économie et Ingénierie Financière

La Plume/n°24

L'hypersexualisation des enfants stars, mythe ou réalité ?

Vous n'êtes sans doute pas passés à côté de la sortie de la deuxième saison de *Stranger Things* en octobre dernier (si vous ne l'avez pas vu, ne vous inquiétez pas, cet article ne contient pas de *spoilers*). Les interprètes d'Eleven, Mike et du reste de la bande nous ont encore une fois impressionnés par leur jeu d'acteur remarquable.

Talentueux, ces enfants sont apparus dans de nombreuses émissions télévisées et ont fait la une des journaux. En à peine deux petites années, ils sont passés de simples collégiens à stars internationales. Cette rapide ascension vers la célébrité comporte cependant quelques inconvénients. Leurs moindres faits et gestes sont scrutés par le monde entier. Certaines critiques posent en outre la question de l'hypersexualisation des enfants stars.

Une exposition médiatique inévitable

Le contrôle de son image est, on le sait, essentiel pour une célébrité. Celle-ci est un véritable outil de travail. Elle doit correspondre à ce que le public attend, à un certain idéal, parfois éloigné de la personnalité de ces stars. Il est parfois difficile pour les adultes de gérer cette visibilité exacerbée et de prendre du recul face aux critiques dont ils font l'objet. Comment des enfants peuvent-ils alors y arriver ?

Leurs publications sont bien sûr réfléchies et servent la carrière de ces enfants. Ils ne peuvent cependant pas échapper aux commentaires parfois déplacés d'adultes, leur image étant devenue publique. A peine un mois après la sortie de la deuxième saison de *Stranger Things*, un mannequin de 27 ans a par exemple commenté une publication Instagram de Finn Wolfhard (Mike) en écrivant : « Je ne veux pas paraître bizarre, mais rappelle-moi dans quatre ans ». Ce genre de remarques peut paraître anodines, mais traduit en réalité un véritable problème de société. Elles peuvent gêner ces enfants qui n'ont en aucun cas voulu susciter un quelconque désir. On voit donc bien avec cet exemple que c'est l'exposition exceptionnelle de ces enfants qui cause ces dérives. Avec les réseaux sociaux, leur image est encore plus largement diffusée, commentée ou même détournée. On peut alors se demander si c'est le contenu des publications qui pose problème ou bien les commentaires qui en découlent.

> « Mais un enfant a-t-il le devoir d'être beau ? »

A quel point peut-on parler d'hypersexualisation des enfants stars ?

Les mises en scène des enfants stars font l'objet de nombreux débats. Que ce soit une simple photo Instagram prise sur un tournage ou bien le résultat d'une séance de photos professionnelle, l'enfant sera jugé sur cette image rendue publique. Certaines photos sont très travaillées : les enfants portent une tenue définie, sont maquillés, coiffés... Mais un enfant a-t-il le devoir d'être beau ? Célèbre ou non, la priorité d'un enfant n'est pas son physique, du moins lorsqu'il ne subit pas de pression de la part de la société. Il est alors problématique que de jeunes stars soient apprêtées à la manière d'un adulte pour satisfaire un idéal de beauté.

Thylane Blondeau en une de Vogue à 10 ans.

En 2010, le magazine Vogue a ainsi affiché Thylane Blondeau, 10 ans, dans un shooting photo où l'enfant pose tel que l'aurait fait un mannequin adulte ; smoky eye, décolleté plongeant, poses lascives : la fillette joue la femme fatale. Ces images ont particulièrement choqué le public.

Pour reprendre l'exemple de *Stranger Things*, les tenues de Millie Bobby Brown ont également fait l'objet de critiques, plus particulièrement lors d'une apparition où la jeune fille de 13 ans portait une robe en cuir, des talons et un maquillage noir prononcé. Avons-nous seulement le droit de polémiquer sur l'apparence de cette jeune fille ? La tenue n'était sans doute pas appropriée pour une enfant de 13 ans mais le véritable problème est la réaction de certains adultes. On note par exemple le commentaire d'un homme qui s'étonnait de la façon dont « Millie Bobby Brown avait grandi sous leurs yeux ».

Millie Bobby Brown, 13 ans

Non, une enfant de treize ans n'a pas fini de grandir, elle n'est pas encore une femme et quel que soit son âge, elle n'a pas à subir de jugements sur son physique. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que l'actrice est victime de cette hypersexualisation. En juin, elle figurait dans le classement des actrices les plus sexy de l'année du « W Magazine ». C'est donc bien la mise en scène des enfants stars ainsi que les remarques des adultes sur celle-ci qui constituent ce phénomène d'hypersexualisation des enfants stars. Leur visage et leur corps sont plus vendeurs lorsqu'ils sont jolis et apprêtés, ce que le public ne manque pas de le remarquer de façon plus ou moins bien intentionnée.

> « On observe une sorte d'hypocrisie dans laquelle les gens s'offusquent de la mise en scène de ces enfants sans se rendre compte de l'hypersexualisation de l'ensemble de la société »

Un problème qui touche l'ensemble de la société

On note ainsi de façon générale, un rejet de l'hypersexualisation des enfants stars par le public. Mais pourquoi s'étonne-t-on à ce point d'un phénomène déjà présent notre société ? Des parents se disent choqués de la robe de Millie Bobby Brown mais les tenues de la Barbie de leur petite fille ne leur posent aucun problème. On retrouve également l'hypersexualisation dans la publicité, les dessins animés, les jouets des enfants... Je ne dis pas qu'il faudrait brûler les Bratz de votre petite sœur, mais le problème des jouets genrés est un vaste débat qui ne fait qu'illustrer mon sujet. On observe une sorte d'hypocrisie dans laquelle les gens s'offusquent de la mise en scène de ces enfants sans se rendre compte que l'hypersexualisation affecte l'ensemble de la société.

Quelles conséquences ?

Finalement, quelles sont les répercussions de ce phénomène sur l'enfant ainsi que sur la société en général ? L'hypersexualisation a tout d'abord un impact sur le développement de l'enfant. En effet, il existe une période durant laquelle la sexualité de l'enfant est mise en veille de manière à ce qu'il développe davantage sa personnalité et ses connaissances. On l'appelle la période de latence (entre 6 et 12 ans). Elle est ainsi caractérisée par un ralentissement psycho-affectif. Les enfants stars sont malheureusement privés de cette période d'innocence. Ils sont confrontés de manière précoce au regard des autres et à la réflexion sur la beauté, l'attirance que peut susciter leur corps. Nous ne pouvons pas mesurer l'impact que cela aura sur leur future vie d'adulte mais les psychiatres affirment l'importance de préserver l'enfance. Lorsqu'on est petit, il est important d'avoir des modèles pour pouvoir affirmer une personnalité. Ce sont souvent des points communs, comme l'âge, qui nous permettent de nous identifier à ces modèles. Ainsi, les « bébés starlettes » sont le modèle de nombreux enfants qui aspirent à leur ressembler.

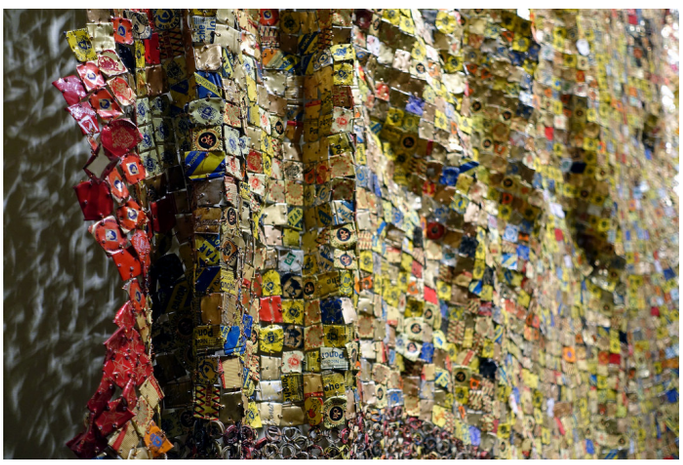
L'hypersexualisation n'atteint donc pas que les enfants stars. Elle touche l'ensemble de la société, et particulièrement les jeunes générations.

Marie David, DEGEAD2

À la découverte du vintage d'ailleurs

Vous pensez que les hipsters barbus ont le monopole du vintage ? Dommage, vous avez tout faux ! Vous avez tout faux. Aujourd'hui nous partons à la découverte d'autres cultures. C'est parti pour un mini tour du monde du rétro !

Commençons par nous envoler vers les chaudes contrées d'Afrique. L'héritage des anciens a une place cruciale dans la culture africaine, cela se ressent aussi bien dans l'éducation que dans l'art et la mode. Cependant, loin de se cantonner à une tradition orale et aux arts tribaux, le continent a su sortir des clichés. L'Afrique est moderne et le montre! Si en Europe le vintage fait fureur, de l'autre côté de la Méditerranée l'heure est à la nouveauté. L'art contemporain s'attache à faire de l'ancien une véritable renaissance. Le sculpteur de génie El Anatsui constitue la figure de proue de ce mouvement. Sa philosophie ? Il la livre en toute simplicité. « Dans ma culture, quand un pot se casse, il n'est pas perdu, il se régénère. Un pot intact ne sert qu'à une chose. Brisé, il a plusieurs fonctions. ». Et cela marche ! Après des débuts sur de simples sculptures d'argile, il devient en quelques années l'artiste africain le plus cher de la planète.



Du débris au chef-d'œuvre : un des murs de capsules qui a fait sa légende

La sape ! Plus qu'un style, un art de vivre

Et la mode dans tout ça ? Retrouve-t-on en Afrique nos fameux hipsters barbus fièrement vêtus d'une indémodable chemise à carreaux ? Pas vraiment.

Le style africain aime le rétro, mais se veut beaucoup plus inspiré. Les sapeurs sont l'incarnation de ce mélange entre le vieux et le neuf. Costumes colorés, coupes modernes et tissus traditionnels, ces dandys cassent les codes et surprennent par leur originalité. La sape (société des ambianceurs et des personnes élégantes) est un code de conduite pour certains, une religion pour d'autres. A l'origine, il s'agissait dans le Congo du XIXe siècle d'adopter le style vestimentaire des colons pour se distinguer. Mais petit à petit, la sape se transforme. Elle s'élève en passant d'outil de contestation politique à mode de vie à part entière. L'Afrique a donc sa propre vision du rétro qui ne cesse de surprendre. Ainsi, le wax (tissu traditionnel africain) s'est maintenant taillé une place dans les maisons de haute couture et jusque chez Zara. Un style vintage des plus modernes...

Direction le Japon maintenant ! Cerisiers en fleurs, kimonos et geishas : le pays du Soleil levant suscite d'innombrables fantasmes, et presque autant de caricatures. Pourtant, le Japon n'est pas un pays « entre tradition et modernité ». Cette formule digne d'un superbe dépliant touristique se montre sérieusement dépassée. Oui, le pays se distingue encore dans le domaine de la haute technologie ; certes les traditions y gardent une place importante ; mais l'héritage passé ne cohabite pas avec les gratte-ciels de Tokyo et les smartphones. Pas

du tout. Ils s'entremêlent, forment un nouveau tout, une toile fascinante avec d'innombrables ramifications partout dans la culture. La marque Aoi Clothing a su par exemple renouveler du tout au tout le symbole presque millénaire du kimono. Cette maison de couture franco-japonaise a modernisé ce vêtement vieux de sept siècles pour en faire une icône du prêt-à-porter haut de gamme. Place au neuf ! Les motifs originaux sont parfois conservés, mais le design ultra moderne complète à merveille l'aspect traditionnel du tissu. Coloré, retravaillé, le kimono retrouve une nouvelle jeunesse.

Évidemment, la mode japonaise ne se résume pas à cela. Aujourd'hui, si le vintage est bien présent, la tendance est au *kawaii*. Vous avez sûrement déjà entendu ce terme qui signifie mignon, agréable à l'œil. Il définit à lui tout seul une nouvelle esthétique : la beauté se trouve dans l'asymétrie, dans les accessoires et les petits détails. Ainsi, plusieurs modes de rues assez excentriques se développent dans les années 1990. Elles font face à des tenues obligatoires plus que sobres, ce qui crée un contraste souvent amusant à observer dans la rue. On retrouve le cosplay (déguisement en personnage de manga), les mori girls (« filles de la forêt ») qui utilisent pour les vêtements des matières naturelles et enfin les surprenantes lolitas. Ces dernières sont de jeunes Japonaises qui s'habillent pour ressembler le plus possible à une poupée-enfant. Entre tenues extravagantes et sobriété absolue, le Japon conserve ses traditions en les adaptant sans cesse à son époque. C'est ce dépaysement qui donne au pays un charme si unique.

Le Japon : terre de contrastes...

Le cosplay : un art sophistiqué

Une lolita

Enfin, arrêtons nous au pays de l'Oncle Sam. Le vintage y fait fureur. Impossible de ne pas remarquer son influence croissante, que ce soit dans la culture, la mode ou même les séries. Qui parmi vous n'a jamais entendu parler de *Stranger Things* ? Aux États-Unis, le rétro est partout. Mais il existe des gens qui ont poussé le concept beaucoup plus loin. Des gens qui au-delà de la nostalgie du passé rejettent l'intégralité du monde actuel. Un groupe d'illuminés ou de génies qui ont décidé de vivre différemment : je vous présente solennellement le courant des Débranchés. N'avez-vous jamais rêvé de partir loin? D'aller vivre dans la nature comme un Tarzan des temps modernes ? Eux si, et ils l'ont fait. De plus en plus nombreux, les Débranchés ont choisi de se couper du monde pour des raisons multiples. Pour certains, le but est politique : refuser l'appartenance aux réseaux qui nous sont imposés par la société est un moyen de contestation. Les droits individuels revêtent une importance quasi sacrée aux États-Unis. Voilà pourquoi de nombreux partisans de cette liberté sans État et sans contrainte se laissent tenter par l'expérience. Idéalistes de gauche, paranoïaques d'extrême-droite, on retrouve tous les bords politiques. Alors rebelles, marginaux, philosophes ? La vérité est pourtant simple : les Débranchés sont pour la plupart des gens normaux. Ils viennent de partout et expliquent leur choix par mille raisons différentes. D'un côté on remarque une volonté de s'isoler, de l'autre une envie de former des communautés autonomes. Enfin, certains tentent juste de vivre plus simplement. But écologique, politique, philosophique ou même religieux, le phénomène ne cesse de croître : 750 000 Américains ont déjà été conquis. Un choix radical qui fait réfléchir...

Finalement, la nostalgie du passé apparaît de manière très récurrente dans l'Histoire. Le « c'était mieux avant » se découvre partout et dans tous les pays. Art, culture, mode, ce mouvement est omniprésent. Prenons donc un peu de recul, et n'oublions pas que le rétro c'est aussi construire l'avenir en modernisant notre héritage...

Hugo Garcia, DEGEAD 2

SPORT

Notre football s'est-il tiré une balle dans le pied ?

Qu'il semble loin le football des années 1970-1980, véritable « âge d'or » pour quelques nostalgiques, désormais frustrés par l'avènement des tactiques stéréotypées et calculatrices qui prônent l'efficacité et l'individualisme à la subtilité des Zico et Socrates (deux anciennes légendes du football brésilien qui ont échoué à plusieurs reprises dans la conquête du titre mondial). Au-delà du schéma de jeu et du spectacle proposé, certains mélancoliques éprouvent une aversion non dissimulée face au modèle du « foot business » qui transforme le sport en marché, les joueurs en salariés et les clubs en entreprises lucratives. Le sentimentalisme aigri du « *c'était mieux avant* » est alors de mise... Pourtant, il empêche une analyse de fond qui consisterait à analyser les évolutions sur et en dehors du carré vert sans tomber dans le jugement de valeur.

L'ancien monde : symphonie lente mêlant le bon, la brute et le truand.

Mélange d'artistes sobres et efficaces (*le bon*) comme Cruyff, Platini ou Maradona et de brutes épaisses tels Claudio Gentile, défenseur de la Juventus Turin et de la Nazionale ; Andoni Goikoetxea, surnommé le « Boucher de Bilbao » après avoir blessé à la cheville *El Pibe de Oro* (Maradona) ; ou Harald Schumacher, coupable d'un véritable attentat sur Patrick Battiston lors du fameux France-Allemagne 1982, les années 1970-1980 sont marquées par la violence de tacles, trop souvent impunis.

Les défenseurs rugueux faisaient d'ailleurs preuve de malice pour éviter les avertissements et les expulsions. L'absence d'arbitrage vidéo et de commission de discipline intransigeante protégeaient alors les *truands*. Aujourd'hui, les partisans de la vidéo n'hésitent plus à user de l'un des événements majeurs de l'année 1986 où Maradona offrit la qualification en demi-finale à l'Argentine après un but de la main, immédiatement qualifiée de « *main de Dieu* ». Certains y verront un geste légendaire et salvateur qui construisit la légende de l'Argentin, d'autres rappelleront que Thierry Henry fit de même pour offrir à la France une qualification à la Coupe de monde 2010. Ils ne récoltèrent pourtant pas le même succès...

Au-delà des hommes, le style subit une véritable mutation. Véritable éloge de la lenteur, le rythme des années 70-80 diffère profondément du football moderne. Alors qu'un joueur dispose aujourd'hui d'une fraction de seconde entre le moment où il reçoit le ballon et la passe, les « créateurs à l'ancienne » jouissaient de plus de temps et d'espace pour distiller le jeu. Les commentateurs louaient la « vision du jeu » d'un Platini, mais était-il vraiment plus fort qu'un Iniesta ou un De Bruyne ? Les acteurs sont dorénavant plus techniques et disposent d'un bagage physique et athlétique plus impressionnant. La professionnalisation des méthodes d'entraînement leur permet de jouer plus vite, mêlant des appuis vifs et la recherche quasi-instinctive de la passe qui « casse les lignes », c'est-à-dire qui crée une brèche dans la défense adverse. Pour sauver le jeu actuel, il convient donc de mêler la célérité et un rythme très élevé afin de sortir de l'ennui.

Le schéma défensif a également évolué. Terminé le marquage « *à la culotte* » (appelé aussi marquage individuel), place à l'alignement des défenses pour créer des situations de hors-jeu. Le nom du « *sans-culotte* » révolutionnaire : le *Mister* milanais Arrigo Saachi. Instigateur du 4-4-2 en zone, sa défense évolue en ligne et sans libéro, ce qui marque une profonde rupture dans le pays du *catenaccio*, avec un pressing haut et permanent. Le bloc équipe devient alors plus compact permettant au Milan AC de remporter le *scudetto* (championnat italien) avec seulement 14 buts encaissés en 1987-1988.

Le foot business : vaste entreprise de démolition ?

L'envol de certains clubs comme Leipzig (financé par Red Bull), Manchester City (sponsorisé par la compagnie aérienne Etihad) ou Malaga a provoqué la complainte de nombreux amateurs de football. Ne se reconnaissant plus dans les valeurs véhiculées par leur équipe et par les joueurs, ils ont créé leurs propres organisations. Ainsi, après le rachat de Manchester United par l'homme d'affaires américain Malcolm Glazer en 2005, un groupe de fans créent le FC United Of Manchester. Plus qu'un clin d'œil, il s'agit d'un véritable club de football évoluant en 7e division anglaise et reprenant le code couleur de United sur leurs maillots.

Cette résurgence du monde amateur et du football "à la papa", un peu campagnard et bon marché, prête toutefois à sourire. Le football restera le « business » qu'il a toujours été. Qu'était le PSG du couturier Daniel Hechter ou l'OM de Bernard Tapie ? Certes pas des firmes multinationales, mais bien des entreprises lucratives où se mêlaient argent sale et ballon rond.

Pierre-Antoine Flick, L3 Gestion

Une France sportive et internationale mais pas universelle

Il est difficile d'imaginer la France se retirer d'un événement culturel d'une grande ampleur. Pourtant, le 21 janvier, le gouvernement français vient de renoncer à la candidature de Paris pour organiser l'Exposition Universelle de 2025. Cette nouvelle est communiquée par courrier écrit par le premier ministre, Édouard Philippe, et adressée au comité d'organisation chapeauté par Pascal Lamy et Jean-Christophe Fromentin.

L'Exposition Universelle et la France, une histoire ancienne qui ne demande qu'à être renouvelée

Cet événement, régi par le Bureau international des Expositions, a été créé au milieu du XIXe siècle pour présenter les réalisations industrielles des différentes nations.

La France a accueilli 5 grandes Expositions Universelles au cours du XIXème siècle : 1855, 1867, 1878, 1889 et 1900. Elles ont permis d'accélérer les grandes évolutions techniques, culturelles et sociales du XXème siècle.

La candidature de la France pour 2025 a émergé dès 2012 par la volonté d'organiser une grande Exposition Universelle pour faire une nouvelle fois de la France, à l'heure de la révolution numérique, un espace d'échanges, de progrès et d'innovation.

Le jeudi 6 novembre 2014, l'ancien président de la République, rançois Hollande officialise la candidature de la France pour l'Exposition Universelle de 2025. Il a déclaré que « *La France est capable de grands événements, de grands chantiers* » tout en citant la réouverture du musée Picasso de Paris et l'organisation en 2016 de l'Euro de football.

Cette candidature est soutenue à nouveau en septembre 2017 par le président Emmanuel Macron en espérant pouvoir à la fois organiser la Coupe du Monde de Rugby en 2023, les Jeux Olympiques en 2024 ainsi que cette exposition en 2025. « *En 2025, nous voulons à nouveau inviter le monde, 125 ans après 1900, année de la dernière exposition universelle à Paris* », écrit le président de la République dans l'introduction du dossier. Il ajoute : « *Nous voulons faire de Paris et de la France l'espace au sein duquel chaque culture, chaque innovation et chaque projet pourra dessiner et préparer l'avenir* ».

Malgré un certain attrait culturel, l'Exposition Universelle reste un projet à risque

Tandis qu'Emmanuel Macron s'est engagé dans l'organisation et la réussite du projet, le retrait de la France déclaré par le premier ministre Édouard Philippe a suscité de nombreuses critiques. Pour justifier son choix, il dénonce notamment les « *faiblesses structurelles* » du modèle économique du projet. En effet, il estime que les engagements qu'il avait demandés fin septembre 2017 concernant la « *solidité du dispositif opérationnel proposé par la France* » ne sont pas tenus. Le coût était estimé à 3,5 milliards d'euros, alors que se profile déjà celui de 6,5 milliards d'euros des JO de 2024. Ils envisageaient une fréquentation comprise entre 35 et 40 millions de visiteurs avec des estimations optimistes de 65 millions avec un ticket moyen d'entrée à 34 euros. Cependant les résultats de l'Exposition qui s'est tenue à Milan en 2015 ont rapidement désenchanté Matignon. Elle n'a su attirer « que » 20 millions de visiteurs et, comparé aux chiffres attendus par le gouvernement français, cela entraînerait une chute considérable des recettes, passant de 1,3 milliard à 455 millions d'euros.

Alors que le président Macron souhaite convaincre les personnalités étrangères d'investir en France, le retrait de celle-ci de l'organisation de l'Exposition Universelle 2015 pousse à se demander si la culture, héritage de l'Histoire du pays et pilier de la nation, est encore considérée comme fondamentale ou si l'économie prend le dessus.

Victor Chen, L3 MIDO Apprentissage

PASSEZ VOTRE PERMIS AVEC

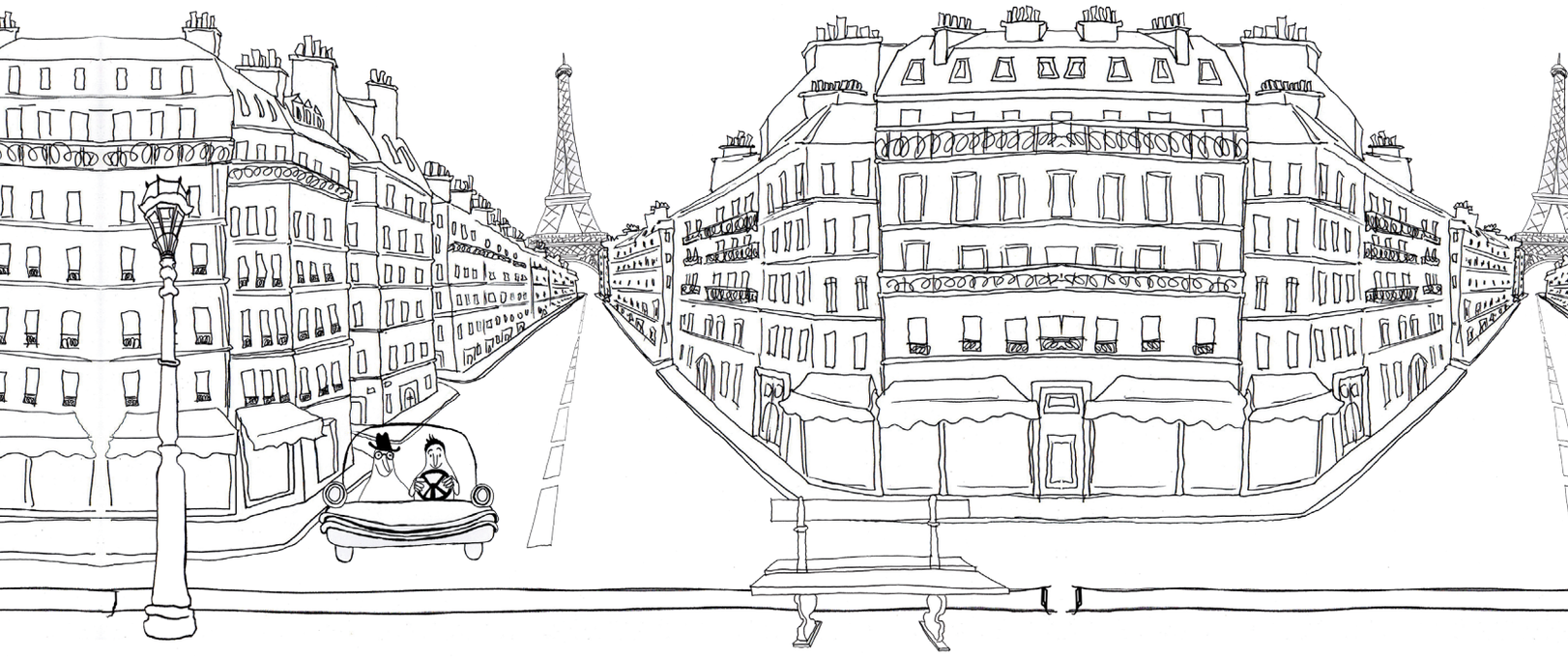
GROUPE édukar

10 % DE RÉDUCTION

AVEC LE CODE «DAUPHINE»*

VALABLE JUSQU'AU 30 AVRIL 2018

Prenez vos cours de conduite au départ des 5ème, 6ème, 12ème, 15ème, 16ème et 17ème arrondissements de Paris !



www.edukar.fr

groupe.edukar

@edukar_ae

01 44 39 30 30

*offre non cumulable valable sur toute formule comprenant au minimum 20H de formation + permis automatique